

« LE TEMPLE DE VENUS »

JEAN-PIERRE ROSE - MAI 2007

Il est des bonheurs d'enfant, inoubliables

Je suis biterrois et, comme bien des enfants biterrois, j'ai follement aimé la mer. Le bonheur en question, ce n'était pas d'aller à la plage, à Valras, à Valras-Plage ! Non, c'était **la Mer**, on disait la Mer, la maison là-bas, c'était la Mer : "*Tu as pris les clefs de la Mer ?*".
Bonjour Neptune !

Et exactement comme il y a pour ouvrir les œufs des gros-boutistes et des petits-boutistes, on trouve chez les biterrois **deux catégories d'individus** :

- **Ceux**, orthodoxes, qui vont à la mer en passant par Sauvian-Sérignan (pour ceux qui s'en souviennent, l'ancienne ligne de tramway), légalistes, routiniers, pressés.
- **Et ceux** qui vont à la mer par ... Vendres, choisissant le moment où la route se coupe en deux (évidemment ... à Saint Martin !) pour tourner à droite, saluer au passage la chapelle de Bayssan et plonger par feu l'allée des pins de La Yole, vers la mer..veille ! Une voie, soyons sectaires, **de pure beauté**.
- **Attention** ! Les puristes vous diront qu'il y a même une catégorie, une troisième, qui choisit de passer par Villeneuve lès Béziers ! Mais là, nous sommes aux franges même de la perversion, au seuil des noirceurs insondables de l'âme humaine, sournoise et contournée.

Eh bien ! Je vais dire aux puristes : '*Messieurs, encore de l'audace : Il existe une quatrième voie, celle-là **royale**, pour aller à la mer*'. Bien sûr, à Saint Martin, vous aurez choisi le côté Vendres. Alors, écoutez bien ! Outre votre sensibilité, vous êtes en plus raffinés, donc : Sur la voie rapide que vous laisserez aux vulgaires, à la hauteur de Vendres, entrez dans le village par les écoles, puis tout droit, passé la mairie et la pharmacie, droit encore ! Vous aurez l'impression d'entrer dans un mur. **Non** ! Il s'écarte, c'est une rue, et là, loin devant ... le fameux bonheur : **l'étang** !

Les roseaux vous font la double haie, virage orthogonal, **à vous...** l'eau,

les oiseaux, la lumière : l'étang de Vendres.

On ne roule plus, on descend et on marche ... Vous pouvez vous arrêter là. **Qu'iriez vous faire à la mer?** Exposer vos blancheurs, manger une bouillabaisse surgelée? Macérer dans un **pissat** de touriste ? Encerclés de digues énormes, **Nooon !** Savez-vous quel était le baume qui, enfant, me consolait le dimanche Soir, du retour vers la ville, vers l'école ? *"Papa ! Passons par la route de l'étang"*. Il était 20h, 20h30 ... l'heure magnifique où l'Alphonse Daudet des lettres **devenait vrai**. On s'arrêtait, un lapin traversait la route, dans le noir un « chot » Ponctuaient le temps et un irrépressible désir d'éternité s'installait. Et une certitude **que les crimes contre les paysages sont des crimes contre l'homme**. Puis l'ordinaire, on repartait et, au virage, vous savez ... l'orthogonal ! C'est beau, orthogonal ... A chaque voyage, cent fois, mille fois je vous le jure, mon père me disait en me montrant une masse oblongue dans les joncs : *"Regarde ! C'est le Temple de Vénus !"*. Mais jamais il ne s'arrêta ... Cette Vénus-là, j'en rêvais ; bien sûr, j'étais allé voir dans le Larousse à quoi ressemblait une Vénus et les images m'avaient fort diverti, mais celle du Temple de Vendres devait, vu l'intérêt que lui accordait mon Père, grand expert en rondeurs féminines, être sublime.

Et plus tard, quand je vis, corps présent aux Offices, à Florence, cette Vénus sortant de l'onde de Botticelli, la seule femme qui m'ait donné envie d'entrer dans les ordres sur crainte d'y toucher, je fus convaincu par tant de beauté, **cette Vénus-là ne pouvait être que celle de Vendres**, dérobée par un Florentin séducteur et jaloux. **Et oui messieurs !**

A Vendres, où le rêve du temple prit corps dès 1621 avec le superbe Evêque de Césarée, Dominique de Bonsi, qui fit des fouilles là et mourut des fièvres qu'il y attrapa. La confirmation vint de Monsieur Félix Mouret de la Société Archéologique Scientifique et Littéraire de Béziers ! Il publia en 1916 : « Le Temple de Vénus ».

Les cartes, Etat-major et Michelin, confirmèrent l'histoire... et les touristes firent le reste ... Enfin bref, rêvons ...

Imaginons ... la statue de Vénus devant son temple et face à l'étang ! **NON, non ! Face à la mer !**

Car aux temps dont je vous parle, la mer formait là même où nous sommes, un vaste golfe bordé de villas **et peut-être de temples.**

L'eau venait battre des blocs de pierre où s'amarraient des vaisseaux, blocs qui serviront plus tard, sans doute, à bâtir le village. La mer n'est plus là, elle s'est retirée ; laissons là les pierres, elles ne partiront plus et regardons l'étang : c'est paradoxalement un monde changeant et un conservatoire. Les pluies le nourrissent, le soleil l'altère, le feu l'entretient. **Aimons-le !** Les plantes, les animaux et les hommes y vivent, en vivent. **Et quel paysage. Regardez et faites comme moi...**

Souvent je viens m'asseoir au bord de ce lac salé, une petite mer qui semble un morceau de la grande, enfermé dans les terres et devenu familier par sa captivité même. Au lieu de ce dessèchement, de cette aridité qui attristent d'ordinaire les côtes, Vendres sur son rivage un peu haut, tout vert d'herbe fine, veloutée, étale une flore originale et charmante : des centaurées, des trèfles d'eau, des gentianes et ces jolies *saladelles*, bleues en hiver, rouges en été, qui transforment leur couleur au changement d'atmosphère et dans une floraison ininterrompue marquent les saisons de leurs tons divers

Vers cinq heures du soir, à l'heure où le soleil décline, ces trois lieues d'eau sans une barque, sans une voile pour limiter et transformer leur étendue, ont un aspect admirable. Ce n'est plus le charme intime des *clairs*, des *roubines*, apparaissant de distance en distance entre les plis d'un terrain marneux sous lequel on sent l'eau filtrer partout prête à se montrer à la moindre dépression du sol. Ici, l'impression **est grande, large.**

De loin, ce rayonnement de vagues attire des troupes de macreuses, des hérons, des butors, des flamants au ventre blanc, aux ailes rosés, s'alignant pour pêcher tout le long du rivage, de façon à disposer leurs teintes diverses en une longue bande égale ; et puis des ibis, de vrais ibis d'Egypte, bien chez eux dans ce soleil splendide et ce paysage muet.

C'est surtout le soir qu'il faut venir, dans l'heure qui tombe, la lumière diminuée, réfugiée dans l'eau, les étangs qui luisent, polissant jusqu'au ton de l'argent fin la teinte grise du ciel assombri. J'aime cette odeur d'eau, ce frôlement mystérieux des insectes dans les roseaux, ce petit murmure des longues feuilles qui frissonnent. De

temps en temps, une note triste passe et roule dans le ciel comme un ronflement de conque marine. **C'est le butor** qui plonge au fond de l'eau son bec **immense** d'oiseau-pêcheur et souffle ... rrrououou ! Des vols de grues filent sur ma tête... J'entends le froissement des plumes, l'ébouriffement du duvet dans l'air vif et jusqu'au craquement de la petite armature surmenée. Puis, plus rien. C'est la nuit, la nuit profonde, avec un peu de jour resté sur l'eau ...

Tout à coup j'éprouve un tressaillement, une espèce de gêne nerveuse, comme si j'avais quelqu'un derrière moi. Je me retourne et j'aperçois le compagnon des belles nuits, **la lune**, une large lune toute ronde, qui se lève doucement, avec un mouvement d'ascension d'abord très sensible et se ralentissant à mesure qu'elle s'éloigne de l'horizon. Déjà un premier rayon est distinct près de moi, puis un autre un peu plus loin ... Maintenant tout le marécage est allumé. La moindre touffe d'herbe a son ombre et chacun de nos pas dans les *clairs*, dans les *roubines*, y remue des tas d'étoiles tombées et des rayons de lune qui traversent l'eau jusqu'au fond.

Savourez !...Moi la beauté me donne faim ! Je vous parlais de mon père tout à l'heure, je vous parle de la faim et vous allez voir qu'en évoquant mon père et la faim, **je parle encore de l'étang.**

Mon Père, gros mangeur de viande était surtout grand amateur de mouton. Attention ! Je ne dis pas d'agneau, cette viande pour fille, non, de mouton. Il lui fallait du mâle, du suint, du gigot à l'odeur fauve de babouche neuve ! Mais avec un raffinement, une prédilection : **"Petit, les meilleurs moutons sont d'ici ! De Vendres"**.

Tu les vois comme des cailloux dans l'herbe, autour de l'étang : ils marchent lentement et mangent des choses fortes et bonnes : des salicornes, des chardons marins, des jeunes pousses de roseaux des marais. **Ça leur donne un goût ! Mmm ! A côté de ça, leurs prés-salés du Mont-Saint-Michel, c'est léger, léger et fade, de la viande pour moines ! Là, tu manges la mer !** En l'écoutant, le mouton de Vendres devenait une espèce d'animal marin, au moins amphibie et tellement imprégné que la salière, à table, devenait inutile !

Et il improvisait sur les vertus supposées des herbes consommées par ces animaux avec un parti pris et une mauvaise foi admirables. C'est

comme cela que se forgent les certitudes qui font les destins heureux. Le sien le fut ! Il vécut âgé et d'excellente forme, ayant avalé force moutons de Vendres, persuadé que ces bêtes étaient des sortes de **pharmacies à pattes** portant la panacée ! La mauvaise foi sauve ! Mais il vrai qu'il mourut d'une belle indigestion ...**et de quoi ?...de mouton !** Les troupeaux étaient vraiment partout autour de l'étang, et c'était un spectacle le soir de voir ces hordes, avec bergers et chiens regagner leurs abris. Leurs milliers de pattes creusaient des sillons, marquant d'une longue calligraphie pâle leurs chemins favoris et que nous empruntions pour aller au plus près de l'eau.

Mais l'été tout changeait, la chaleur était intenable ... Le fait est, que l'été venu, quand les marais sont à sec et que la vase blanche des *roubines* se crevasse à la grande chaleur, ce n'est vraiment pas habitable.

J'ai vu cela une fois au mois d'août et je n'oublierai jamais l'aspect triste et féroce de ce paysage embrasé. De place en place, les étangs fumaient au soleil comme d'immenses cuves, gardant tout au fond un reste de vie qui s'agitait, un grouillement de salamandres, d'araignées, de mouches d'eau cherchant des coins humides. Il y avait là un air de peste, une brume de miasmes lourdement flottante qu'épaississaient encore d'innombrables tourbillons de moustiques. Ces moustiques apportent les fièvres, malaria, fièvres des marais. **Savez-vous quel était autrefois le surnom de Vendres :.... le pays des veuves !** Les hommes à la vigne, à la chasse y mouraient de ces maux des marais.

Alors on se protégeait de la chaleur et des insectes : les hommes par les siestes à l'abri d'épaisses maisons aux petites ouvertures barrées de moustiquaires, les animaux par l'estive, le départ vers les hauteurs, comme dans la Provence de la Crau et des étangs.

Il faut dire qu'en Provence, c'est l'usage, quand viennent les chaleurs, d'envoyer le bétail dans les Alpes. Bêtes et gens passent cinq à six mois là-haut, logés à la belle étoile, dans l'herbe jusqu'au ventre ; **puis**, au premier frisson de l'automne, on redescend au mas et l'on revient brouter bourgeoisement les petites collines grises que parfume le romarin ... Donc hier soir, les troupeaux rentraient. Depuis le matin, le portail attendait, ouvert à deux battants ; les bergeries étaient pleines de paille fraîche. D'heure en heure on se disait : "**Maintenant**

ils sont à Eyguières, maintenant

Puis, tout à coup, vers le soir, un grand cri : "*Les voilà !* " et là-bas, au loin, nous voyons le troupeau s'avancer dans une gloire de poussière. Toute la route semble marcher avec lui ... Les vieux béliers viennent d'abord, la corne en avant, l'air sauvage ; derrière eux le gros des moutons, les mères un peu lasses, leurs nourrissons dans les pattes ; les mules à pompons rouges portant dans des paniers les agnelets d'un jour qu'elles bercent en marchant ; puis les chiens tout suants, avec des langues jusqu'à terre, et deux grands coquins de bergers, drapés dans des manteaux de cadis roux, qui leur tombent sur les talons comme des chapes.

Tout cela défile devant nous joyeusement et s'engouffre sous le portail, en piétinant avec un bruit d'averse ... Il faut voir quel émoi dans la maison. Du haut de leur perchoir, les gros paons vert et or, à crête de tulle, ont reconnu les arrivants et les accueillent par un formidable coup de trompette. Le poulailler, qui s'endormait, se réveille en sursaut. Tout le monde est sur pied : pigeons, canards, dindons, pintades. La basse-cour est comme folle ; les poules parlent de passer la nuit !...On dirait que chaque mouton a rapporté dans sa laine, avec un parfum d'Alpe sauvage, un peu de cet air vif des montagnes qui grise et fait danser.

C'est au milieu de tout ce train que le troupeau gagne son gîte. Rien de charmant comme cette installation. Les vieux béliers s'attendrissent en revoyant leur crèche. Les agneaux, les tous petits, ceux qui sont nés dans le voyage et n'ont jamais vu la ferme, regardent autour d'eux avec étonnement.

Mais le plus touchant encore, ce sont les chiens, ces braves chiens de berger, tout affairés après leurs bêtes et ne voyant qu'elles dans le mas. Le chien de garde a beau les appeler du fond de sa niche, le seau du puits tout plein d'eau fraîche, a beau leur faire signe : ils ne veulent rien voir, rien entendre, avant que le bétail soit rentré, le gros loquet poussé sur la petite porte à claire-voie, et les bergers attablés dans la salle basse.

Alors seulement ils consentent à gagner le chenil et là, tout en lapant leur écuellée de soupe, ils racontent à leurs camarades de la ferme ce

qu'ils ont fait là-haut dans la montagne, un pays noir où il y a des loups et de grandes digitales de pourpre pleines de rosée jusqu'au bord.

Et le berger, si on parlait un peu de celui-là, on le voit souvent, muet, planté comme un santon ou un menhir dans la lande bretonne. Lui, on ne le connaît que par son prénom : Etienne. Encore ne l'appelle-t-on que « Tiènou ». Il est né il y aura soixante ans, entre Cornus et le Viala-du-Pas-de-Jaux, presque au rebord du Causse, dans une « borie » au long toit de « lauzes » épaisses et rugueuses. C'était un jour d'hiver ou l'agnelage confiné dans l'étable grignotait le sel roux dans la buée des baquets d'eau tiède, alors qu'une « tarrine » mettait bas. Son père était berger et il a grandi parmi les brebis errantes, sur la vaine pâture et les « lavagnes », à travers l'âpre solitude de l'immense Larzac, entre terre et ciel.

Il s'est constitué un système philosophique très simple. **Pour lui, l'humanité se divise en deux** ; il y a les hommes libres, dont il est, et la foule des autres. Les hommes libres habitent les plateaux, vivent hors des villages, règlent leur vie sur le rythme éternel de la nature, parlent aux animaux qui les comprennent, déchiffrent les messages secrets du vent et des nuages, lisent la marche des planètes comme dans un livre ouvert, connaissent la puissance et le poids du silence, du grand silence des hauteurs, indifférent, sans âge, inhumain.

Et puis, en bas, dans les villes du plat pays, il y a les autres : les redevables, usagers, contribuables, assujettis, prestataires, moins libres que ses moutons. Il y a ceux qui ne voient des fleurs qu'à la vitrine du fleuriste, sur les gerbes d'enterrements ou les parterres des squares, qui ne mangent jamais un fruit tiède et sucré, à l'arbre ; ceux dont le lait écrémé a balloté sur deux cents kilomètres de micheline ; ceux qui ne savent pas ce qu'est un ciel nocturne tremblant d'étoiles ; ceux dont l'ange gardien porte un képi galonné de garde ou d'appariteur, qui apprennent à lire sur des plaques, toujours des ordres : *Défense de ... Sens interdit ... Ne pas fumer ... Tournez à droite ...*, qui apprennent à écrire en remplissant des fiches : *naissance, profession, âge, objet ...* sur des tas de feuilles dont se nourrissent des milliers de guichets grillagés.

On nous pardonnera si les opinions de Tiènou rejoignent ainsi celles de

Jean-Jacques Rousseau, mais cela prouve tout bonnement que sur les vérités les plus simples, l'esprit des bergers se rencontre, parfois, avec celui des philosophes. Et plus tard, vieilli, **il devient un patriarche presque un sage :**

- A la place d'honneur, sur la pierre du foyer, le berger accroupi, le menton ras, le cuir tanné, son *cachimbau* au coin de la bouche finement dessinée, parlait à peine, ayant pris l'habitude du silence contemplatif dans ses longs mois de transhumance en face des étoiles qu'il connaissait toutes, depuis *Jen de Milan* jusqu'au *Char des âmes*. Entre deux bouffées de pipe, il jetait en son patois sonore des sentences, des paraboles inachevées, de mystérieux proverbes dont j'ai retenu quelques-uns : *L'homme par la parole et le bœuf par la corne... Besogne de singe, peu et mal ... Lune pâle, l'eau dévale ... Lune rouge, le vent bouge ... Lune blanche, journée franche ...*

Mais notre étang n'a pas que les moutons, il regorge de milles choses délectables à deux pas d'ici : des canards, des muges, des anguilles ; **tenez**, une recette pour agrémenter le serpent d'eau grand voyageur, vacancier des Sargasses : **Vous voulez la recette ?.....Prenez un stylo !**

- choisissez-les de bonne taille. Dans une cocotte, versez cinq cuillerées d'huile d'olive, quatre poireaux émincés, du thym, du laurier, quatre grains d'ail, un petit piment et une écorce d'orange taillée en zestes. Ajoutez quelque grosses tranches de pommes de terre. Coupez alors l'anguille en morceaux égaux et bien pelés. Arrosez d'un verre de vin rouge et mouillez d'eau salée jusqu'au recouvert. Poivrez selon goût. Faites cuire à gros bouillons vingt minutes environ et servez les anguilles et les pommes de terre accompagnées d'une rouille corsée.

ou simplissime au gril :

- l'anguille étant grasse, ne pas la badigeonner d'huile. Une fois lavée et vidée, faites-la simplement cuire sur un gril en la retournant en temps utile. A servir brûlante et accompagnée d'un jus de citron.

Vous avez faim, hein ? Vous avez faim ? Moi aussi et encore je n'ai pas évoqué : les lièvres, les lapins, les sangliers qui viennent là.

Et je n'ai pas encore parlé de l'autre, du secret... Chut !.....

C'est aussi dans l'étang que se cache l'animal le plus féroce, redoutable et recherché, celui qui à Vendres fait frémir les enfants peu sages quand ils sont dans leur lit, terrorise les désobéissants, impose sa redoutable histoire dans les veillées et fait somptueusement rigoler les adultes qui régulièrement le convoquent pour se divertir.

Et cet animal, c'est le TAMARROU avec deux R comme terrrrrrrrible ! Son aspect : entre l'ours et le sanglier, mais plus petit ; un homme de taille moyenne peut le prendre dans un filet. Ceux qui l'ont aperçu parlent d'une tête en hure, hérissée de poils fauves, de deux dents crochues et saillantes, les yeux jaunâtres à fente verticale de reptile, pattes griffues et arrière train massif.

Mais tous ceux qui en ont mangé, les anciens, évoquent une chair succulente, fine et parfumée, entre le lapereau et la bécasse bien mûre. Un régal des Dieux ! Tous ceux qui l'on goûtée rêvent d'y revenir !

Objet de chasse, mais de chasse délicate : l'animal est rare, nocturne et très méfiant. Bref ! **Qu'est donc la chasse au Tamarrou ?** Je vais tenter de vous l'expliquer. **Prenez un Parisien** (ou au moins un « Nordique »), un peu faraud et vaniteux. Célébrez devant lui les vertus du Tamarrou, l'originalité de sa chasse et proposez-lui comme une faveur d'y participer : il mordra immédiatement

La chasse se fait de nuit, c'est une battue, dans l'étang. Votre troupe de complices se disposera en V pour rabattre vers l'invité, isolé en poste avancé, pieds dans l'eau, le Tamarrou qu'il guettera tenant à deux mains le filet que vous lui avez confié ! Il est presque minuit ... la chasse peut commencer. C'est à dire qu'il faut laisser le malheureux parigot macérer une heure ou deux dans la boue et le froid, transi, mortifié, apeuré, car autour de lui, dans le noir, cachés par les roseaux, avec force grognements et galopades, vous imitez la fureur de la bête qui bien entendu le frôlera mais qu'il ne verra jamais. **Manqué !** L'épreuve peut alors s'achever dans les rires.

Attention ! Dosez bien la **partie film d'épouvante**. Pour avoir exagéré, nous avons une nuit retrouvé notre victime, échevelée, accrochée à une souche de tamaris, terrorisée ! Changée ! Elle n'avait

plus l'accent pointu ; comme disent les exorcistes, elle parlait en langue : un mélange de patois et de sabir de Vendres. **Métamorphosée !** Il fallut une semaine et quatorze Lexomil, plus la vue d'une tour Eiffel en carton pour la ramener à un état parisien ! Nous étions honteux, oui honteux, mais après cela ... plus jamais notre homme ne mentit dans ses histoires de chasse.

Et moi non plus, plus jamais je ne voudrais mentir, mais pour cela il faudrait que je m'arrête de parler, de raconter, alors avant que d'autres mensonges plus gros que l'étang ne me noient, et vous avec ! Malheureux ! Je vais me retirer, sur la pointe des pieds et me taire, pour laisser parler les foulques, les grenouilles et les hérons, les vrais habitants de l'étang dont nous venons d'être ô, privilège, un instant les invités.

Généreuse et fragile nature ! Merci à elle.